LE "JE" (DE LA TRADUCTION) DU TEXTE LITTÉRAIRE

Mariana NEȚ
Institut de Linguistique « I. Iordan – Al. Rosetti »
Bucureşti, Roumanie

Lors du numéro précédent de *l'Atelier de traduction* (2004 : 25-30), on a commencé une discussion des problèmes – point négligeables – posés par une traduction (théoriquement *possible*, mais d'une difficulté presque insurmontable) du texte dumasien *Histoire de mes bêtes* (1858). On s'est arrêté alors sur le mot *bavardage*, voire un lexème qui, dans cet ouvrage extrêmement complexe et (comme la plupart des œuvres de Dumas) en fait presque inconnu dénommait un « genre » littéraire que Dumas a créé et illustré.

Après avoir analysé le contexte (à la fois large et étroit) où s'intègre ce mot, tout comme les équivalences possibles de la traduction de ce mot proposées par les dictionnaires, on a décidé de le traduire par « discuție amicală ».

Ceci posé, passons à un autre mot, voire à une autre expression, non moins complexe(s), non moins retorse(s) et encore plus difficile(s) du même texte : il s'agit du mot « geai » et de l'expression « On a le geai », qui se trouvent en titre et à l'intérieur du IV$^{\text{-ème}}$ chapitre de l'*Histoire de mes bêtes*.

À première vue, les choses sont simples. Les dictionnaires français-roumains traduisent le nom *geai* tantôt par « gaiță », tantôt par « papagal ».

BDD-A4950 © 2005 Editura Universității din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.128 (2026-09-14 19:31:01 UTC)

Aussi faut-il ajouter que dans la culture française, le « geai » est aussi la désignation métaphorique d'une personne bavarde, tout comme le sont « gaiță » et « papagal » dans la culture roumaine.

D'ailleurs si l'on consulte le *TRÉSOR DE LA LANGUE FRANÇAISE. Dictionnaire de la langue du XIX*^{ème} *et du XX*^{ème} *siècles (1789-1962), IX, Éditions du CNRS, Paris, 1981,* on constate que le nom *geai* est défini de la manière suivante :

GEAI – oiseau passereau de la famille de Corvidés, au plumage gris on brun clair, varié de noir, de bleu vif et de blanc sur les ailes et possédant la faculté d'imiter le son de la voix.

P. métaph. « Pour éviter toute discussion à cet égard et clore le bec aux Geais de la critique » (Balzac).

Qui plus est le sens métaphorique du mot *geai* (voire « personne extrêmement bavarde ») est employé par Dumas lui-même et non seulement dans l'*Histoire de mes bêtes*. Cette qualité est reconnue au geai dans *La Dame de Monsoreau* (II, « Où il est prouvé que la reconnaissance était une des vertues de M. de Saint-Luc) aussi, où l'on peut lire, textuellement :

« – Ce Saint-Luc est un sot qui bavarde comme un geai, se dit le comte [de Monsoreau]. »

Pour revenir à l'*Histoire de mes bêtes*, le texte est une synthèse de quelques uns des thèmes dumasiens essentiels, à savoir *la cuisine, l'écriture* et *la chasse.* On n'a pas le loisir d'argumenter ici cette dernière assertion ; il faut que les lecteurs nous croient sur parole.

En ce qui concerne le problème posé par la traduction du mot *geai*, il serait cependant important d'en citer quelques exemples assez significatifs, tirés notamment du Chapitre IV, « On a le geai » :

[…] quelqu'un de mes auditeurs disait :

- *J'avoue que je voudrais bien voir une pareille chasse. […]*

[Alors] me tournant vers la société :

- *Messieurs et mesdames, disais-je, bonne nouvelle : on a le geai.*

BDD-A4950 © 2005 Editura Universității din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.128 (2026-09-14 19:31:01 UTC)

La plupart du temps, personne ne savait ce que cela voulait dire.
C'était pourtant bien significatif : c'était la sécurité de la chasse du lendemain.

Avant de poursuivre la citation afin d'aboutir à une traduction possible (c'est-à-dire conformément aux sens contextuels) de l'expression *On a le geai*, rappelons toutefois que *la chasse* dumasienne est un équivalent de *l'écriture*, du *livre*.[1]

Le *geai*, l'oiseau dont on a besoin pour la chasse (dans ce cas-ci, pour la pipée) est bien l'équivalent du narrateur « bavard » Alexandre Dumas.

Quant à la pipée (les oiseaux qu'on allait chasser), ce sont les confrères dont le geai a mangé les enfants.

Dans le but de « justifier » cet acte du geai, le narrateur a recours à une fable classique, qu'il raconte à sa manière incontournable :

Expliquons donc toute l'importance de ces mots « on a le geai ».

La Fontaine […] a fait une fable sur le geai.

Il a intitulé cette fable *Le geai qui se pare des plumes du paon.*

Eh bien, c'est de la calomnie pure.

Le geai, un des animaux dans la tête duquel il passe le plus de mauvaises idées, n'a jamais eu, j'en jurerais, celle que lui prête La Fontaine, de se parer des plumes du paon.

Remarquez que j'affirme non seulement qu'il ne s'en est jamais paré, mais encore qu'il y a cent à parier contre un que le malheureux n'en a jamais eu l'idée.

Dans ce récit (très complexe, qui a été écrit et qu'il faut décoder à plusieurs niveaux) à teinte autobiographique avouée

[1] Nous espérons avoir démontré en détail ce point dans le livre *Alexandre Dumas : le pays où il fait mort. Un exercice de lecture*, Wien : Verlag des Instituts für Sozio-Semiotische Studien, 1997.

BDD-A4950 © 2005 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.128 (2026-09-14 19:31:01 UTC)

ouvertement, – quoiqu'il s'agisse bien certainement, d'une autobiographie fictionnelle –, le narrateur prend la défense du geai d'une manière trop chaleureuse pour que le lecteur ne devine pas que le geai est, pour le moins, un alter ego dumasien. D'autant plus que, tout en citant la fable de La Fontaine, Dumas laisse entendre que ses propres gloses sur le geai pourraient bien être lues comme une « fable » aussi. Une fable par l'intermédiaire duquel il essaie de se défendre contre ses détracteurs.

Car « se parer des plumes du paon », n'est-ce pas là l'une des incriminations, la plus grave même, qu'on n'a jamais cessé de porter contre Dumas, accusé constamment (aujourd'hui comme de son vivant) de plagiat, de collaboration, d'employer des « nègres » etc.

Puis enfin, dans la phrase « Le geai […] n'a jamais eu [l'idée] de se parer des plumes du paon », le geai pourrait bien se lire comme le « je », à savoir comme un pronom recatégorisé en substantif et prononcé selon le parler noir.

D'autant plus que les références aux noirs (tout comme les références aux singes et aux perroquets) et même à la « négritude » d'Alexandre Dumas abondent dans l'*Histoire de mes bêtes*. C'est là encore un point que l'on n'a malheureusement pas le loisir de démontrer ici, bien qu'on l'aie fait ailleurs[2]

L'analyse de ce petit fragment dédié au geai et à ses avatars autobiographiques pourrait, évidemment, continuer. Et sans fausse modestie, elle pourrait, certes, faire ressortir des points assez intéressants, négligés par les exégètes dumasiens. Nous croyons cependant qu'une analyse pareille (qu'on a faite, d'ailleurs, dans le livre déjà mentionné) ne saurait ajouter rien d'important pour la traduction du mot *geai* et de l'expression *On a le geai.*

À la rigueur, le traducteur présomptif pourrait intituler le chapitre IV de l'*Histoire de mes bêtes*, « Gaița » ou « Papagalul ».

Ou, pourquoi pas, « Avem papagal », ce qui serait, probablement, la solution la plus proche de la lettre – et surtout de l'esprit ! – du texte dumasien.

[2] Voir la note précédente.

BDD-A4950 © 2005 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.128 (2026-09-14 19:31:01 UTC)